

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2006). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (121), 53-53.

MENS vol. V, no 2,

« L'histoire du livre au Québec de la Nouvelle-France au ^{xx} siècle », printemps 2005, 399 p., 22 \$. (Revue Mens, Département d'histoire, Université Laval, Québec, Québec, G1K 7P4, site Internet: www.hst.ulaval.ca/revuemens)



L'histoire du livre et de l'imprimé connaît une nouvelle vitalité au Québec. Les travaux d'Yvan Lamonde et la parution des deux tomes de *L'histoire de l'édition littéraire au Québec au ^{xx} siècle* (1999 et 2004) sous la direction de Jacques Michon en témoignent. Dans son dernier numéro, la revue *Mens* s'inscrit dans cette foulée en proposant un substantiel dossier thématique sur le sujet. On y découvre que, dans l'étude historiographique du livre, le chercheur a le choix entre deux approches. Cécile Facal les présente dans son article de méthodologie en mettant l'accent sur la réception individuelle. Le livre

comme objet matériel nécessite des producteurs (éditeur, imprimeur, etc.) et des structures qui le soutiennent et le diffusent (bibliothèque, librairie, école, clergé, etc.). Ces institutions laissent des traces observables. Il est donc plus difficile d'aborder la question du côté de la lecture, pratique moins tangible que celle, collective, de la production et de la diffusion. Pour Facal, la littérature personnelle (correspondance, journal intime, autobiographie, etc.) donne un accès privilégié aux habitudes de lecture, surtout quand le thème du livre y est représenté à même le texte. À la toute fin du dossier thématique — dont les articles sont présentés par ordre chronologique des périodes étudiées, de la Nouvelle-France au ^{xx} siècle —, Elsa Pépin retrace les pratiques de lecture de quatre femmes nées entre 1914 et 1926, dont Claire Martin et Simone Monet-Chartrand, à partir de leur autobiographie. *L'Index* et la censure, lit-on, ont eu l'effet positif de stimuler leur intérêt pour les livres interdits ainsi que leur soif de liberté.

L'ACTION NATIONALE, vol. XCV, no 7

septembre 2005, 144 p., 10 \$. (L'Action nationale, 1215, rue de la Visitation, bureau 101, Montréal, Québec, H2L 3B5, site Internet: www.action-nationale.qc.ca)



L'origine de *L'Action nationale* remonte loin dans le temps, en 1917, alors que la revue s'appelle *L'Action française*. Cette vieille appellation change en 1928 pour *L'Action canadienne-française*. La ligue souhaite ainsi éviter toute association avec la revue française du même nom qui est l'organe du mouvement nationaliste d'extrême droite fondé par Charles Maurras en 1908. En 1933, elle devient finalement *L'Action nationale*. D'importantes figures de notre histoire ont œuvré au sein de son comité de rédaction depuis sa fondation, comme Lionel Groulx et André Laurendeau. Dès ses débuts, la revue affiche son parti pris idéologique: la défense de la culture québécoise.

De nos jours, elle se dit « engagée à fond dans la guerre à la pauvreté et dans la lutte pour l'indépendance du Québec », selon les mots de Rosaire Morin (voir l'article « Les origines de *L'Action nationale* » dans le site Internet de la revue). Bien que non partisane, elle se trouve néanmoins à l'être par défaut, nationalisme oblige, comme le prouvent, dans son numéro de septembre 2005, l'éditorial de Robert Laplante consacré à la course à la direction du PQ (que gagnera Boisclair deux mois plus tard ou, disons, son image par métonymie — dépérissement de la pensée politique, devenue politicienne, qu'anticipe justement Laplante au moment de la publication de son texte) et la lettre ouverte de Louis Cornellier qui, en chien de garde de l'orthodoxie, réprimande l'économiste de gauche Léo-Paul Lauzon, candidat du NPD alors qu'existe pourtant le Bloc québécois. Concernée aussi par la sauvegarde du français, *L'Action nationale* publie, dans ce même numéro, une étude très fouillée sur le financement des universités canadiennes: celles francophones, dit la conclusion,



sont sous-financées et celles anglophones, sur-financées, cela en proportion du poids démographique des deux groupes linguistiques.

ÉTUDES FRANÇAISES, vol. XVI, no 2,

« Le corps dans les littératures francophones », 2005, 160 p. (PUM, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3J7, site Internet: www.pum.umontreal.ca)

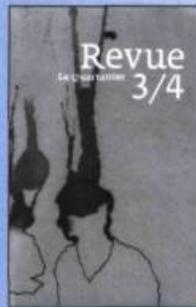


Sous la direction d'Isaac Bazié, professeur de littérature à l'UQAM et spécialiste des théories postcoloniales et des littératures africaines et antillaises, un récent numéro d'*Études françaises* s'intéresse à la représentation du corps dans les littératures francophones non françaises et non québécoises. Le corpus étudié est donc composé d'œuvres littéraires provenant d'anciennes colonies: de l'Afrique subsaharienne, du Maghreb, d'Haïti et des Antilles. Sont retenues celles, par exemple, de Sony Labou Tansi, de Magloire-Saint-Aude ou d'Ahmadou Kourouma.

Pour un lecteur — comme moi — qui ne fréquente peu ou pas ces auteurs, ce dossier critique de *Études françaises* connote l'exotisme. Par contre, le discours théorique qui l'accompagne, lui, atténue vite ce sentiment d'étrangeté. Les collaborateurs à ce numéro insistent pourtant tous sur le rapport conflictuel entre (ex-)colonisateurs et (ex-)colonisés, Blancs et Noirs. N'est-ce pas alors contre-indiqué de soumettre le texte à une évaluation fondée sur des théories occidentales, comme celles sémiotiques? Je me le demande candidement. L'article de Katell Colin-Thébaudeau sur René Depestre me semble le seul à échapper à cette aporie. Gagnant du prix Renaudot pour *Hadriana dans tous mes rêves*, édité en 1988 par Gallimard (cela n'est pas anodin, d'ailleurs tous les auteurs étudiés ici sont publiés en France), Depestre, exilé d'Haïti, vivant dans l'Aude, écrit pour un lecteur ultramarin, surtout hexagonal, d'où parfois le pittoresque « racoleur » et « didactique » de son œuvre. Ce détail me semble participer du paradigme de la mutilation ou de la décorporation du corps nègre soulevé par plusieurs, lequel soustrait au corps social son lecteur légitime. Dans cette perspective métaphorique, je me risquerais à dire que le lecteur blanc est excroissance monstrueuse ou greffe artificielle quand il devient le destinataire souhaité de la littérature noire.

REVUE LE QUARTANIER, no 3-4,

2005, 248 p., 19,95 \$. (Le Quartanier, 4418, rue Messier, Montréal, Québec, H2H 2H9, site Internet: www.lequartanier.com)



Une revue a la caractéristique de rendre manifeste une ligne éditoriale. Avec sa troisième livraison, *Revue Le Quartanier* ne déroge pas à ce principe. Justement, il est étonnant de constater à quel point les textes poétiques de ce numéro se répondent bien, et cela, même si leurs auteurs viennent de France, de Belgique, des États-Unis ou du Québec et du Canada tant francophones qu'anglophones. Il y a bien quelques exceptions (comme celles de Daniel Canty et de Louis-Philippe Hébert), mais, dans l'ensemble, les poésies du *Quartanier* 3-4 refondent les critères de lisibilité. La syntaxe est aléatoire, la linéarité, décousue. On ne file plus les métaphores (à tout le moins,

pas selon des procédés classiques). Le texte se matérialise comme par lui-même, laissant l'impression d'être épuré de toute intention. La critique devra certes un jour, lorsqu'elle disposera d'un recul nécessaire, étudier sérieusement cette poétique. De son côté, le *Quartanier* s'est toutefois peu prononcé au plan théorique. Il reste que, dans sa nouvelle section « Cahier critique », Loge Gobalt, son directeur littéraire, signe un commentaire virulent et très articulé du *Rayonnement des corps* de Kim Doré qui en dit long sur son parti pris esthétique. Il faut le lire ne serait-ce que pour situer la forme littéraire qui émerge du *Quartanier*.